

## Prix Nobel 2017 : Kazuo Ishiguro, l'héritier de Dylan ?

par Margaux d'Adhémar, [Revue Des Deux Mondes](#), 21 novembre 2017

**Le Britannique Kazuo Ishiguro, 62 ans, s'est vu décerner le prix Nobel de littérature 2017. Spécialiste du romancier d'origine japonaise, Paul Veyret revient sur les influences littéraires, musicales et cinématographiques de cet écrivain qui navigue entre Jane Austen, Marcel Proust, Franz Kafka, Leonard Cohen, Tom Waits et... Bob Dylan.**

**Revue des Deux Mondes – Après l'attribution du Prix Nobel de littérature à Bob Dylan, ce choix de Kazuo Ishiguro traduit-il une volonté de revenir à quelque chose de plus « classique » ?**

**Paul Veyret** – Oui et non. Effectivement, nous sommes dans quelque chose de classique : c'est de la fiction anglophone, une forme romanesque avec une plume classique. En ce sens, c'est un retour à quelque chose d'assez traditionnel. En revanche, il y a une sorte de continuité entre Dylan et l'écrivain britannique : Ishiguro a un passé musical. Quand il était jeune, il voulait être chanteur. Il s'inspirait de Leonard Cohen, de Tom Waits... et de Dylan. Cette nomination est peut-être un clin d'œil du jury.

**« Kazuo Ishiguro est un chanteur folk contrarié. »**

Ishiguro a une collection de guitares absolument impressionnante : des Gibson Les Paul, des Gretsch... Il a même écrit une chanson pour la chanteuse Stacy Kent (*Breakfast on the Morning Tram*). La musique et la figure de Dylan ne sont donc pas inconnues à son œuvre : Kazuo Ishiguro est un chanteur folk contrarié. Son côté ironique, sombre et désenchanté vient de Leonard Cohen et Tom Waits. À la fin des *Vestiges du Jour* (1989), Ishiguro cite directement le musicien américain : quand Miss Kenton refuse de retourner au domaine de Darlington, Stevens dit « Et mon cœur se brisait » (« and my heart was breaking »). C'est une citation de la chanson *Ruby's Arms*. L'écriture d'Ishiguro a moins de ressemblances avec Yasunari Kawabata, le prix Nobel de littérature de 1968, qu'avec Leonard Cohen, Tom Waits et John Ford.

**Comment définissez-vous le style de Kazuo Ishiguro ? Existe-t-il un genre auquel il se rattache ou bien pensez-vous qu'il passe d'un genre à l'autre ?**

D'un côté, on pourrait rapprocher Ishiguro d'Aldous Huxley : *Auprès de moi toujours* (2005) est un roman de science-fiction, dystopique. D'un autre côté, son dernier roman, *Le géant enfoui* (2015), est proche du genre médiéval. *Quand nous étions orphelins* (2000) s'inscrit dans la lignée des romans policiers, des polars anglais des années 1930. *Les Vestiges du Jour* relève de ce que l'on appelle « le genre anglais », dont l'action se passe dans des manoirs à la campagne, les « country-houses ». En ce sens oui, Ishiguro passe d'un genre à l'autre en parodiant les différents genres littéraires : il se situe beaucoup dans l'imitation, dans le pastiche. Romancier allégorique, il aime rendre hommage à un genre.

**La secrétaire de l'Académie suédoise Sara Danius affirme qu'Ishiguro est un mélange de Jane Austen, Franz Kafka et Marcel Proust. L'écrivain britannique allie-t-il réalisme et onirique ?**

En effet, il y a chez Ishiguro une tradition anglaise, mais plutôt celle des années 1950 que celle de Jane Austen : ce n'est pas tout à fait le même genre. Cette ironie typique se traduit par un classicisme affiché, une sorte de réticence. Ishiguro est toujours dans l'imitation, il a un côté ventriloque : il s'installe dans la tradition pour mieux l'imiter. Par exemple, son dernier roman pastiche la tradition du roman médiéval. Ses romans sont toujours à lire au second degré : d'un côté, il insère un dragon et des ogres dans son récit, de l'autre on sent que ce n'est pas le propos, que ce n'est pas de cela dont il veut parler. Il s'installe simplement à l'intérieur du genre pour déployer son allégorie, son hommage.

C'est la raison pour laquelle Ishiguro a reçu le Nobel : il traite des thèmes universels. Il revient beaucoup sur les tragédies du XXe siècle, sur la mémoire et sur la nécessité de l'amnésie. Par exemple, dans son dernier roman, l'oubli a une place prépondérante : on s'aperçoit que les personnages ont commis des choses peu honorables, des horreurs qu'ils préfèrent effacer de leur mémoire. Ironique et parodique, Ishiguro peut aussi paraître très sombre lorsqu'il explore la question de la culpabilité et du souvenir. Et puis, à travers son inspiration kafkaïenne, l'écrivain d'origine japonaise incarne en effet une certaine tradition européenne, onirique, fantastique. Il y a aussi du Gogol et du Dostoïevski chez Ishiguro.

**Quel thème unit ses sept romans ? Celui de l'entre-deux-guerres ?**

Il y a effectivement ce sous-texte, cette continuelle base sous-jacente qui est celle du totalitarisme : comment peut-on être un génocidaire, un criminel de guerre ? Pourquoi y a-t-il eu l'Holocauste ? Pourquoi la montée du fascisme est-elle survenue ? Ces questions le nourrissent. Mais ce qui relie tous ses romans, c'est surtout le thème de la marginalité : il ne met en scène que des narrateurs à la première personne (sauf dans son dernier roman) dont le récit est toujours en décalage. Le véritable thème est ce décalage, ces personnages sur le fil du rasoir, un peu hors-la-loi, vétérans, en marge de la société.

**« Ishiguro a deux influences : le Western et la chanson américaine. »**

Quand on l'interroge sur ses influences littéraires, on pense bien sûr au Japon... Mais lui répond que c'est le cinéma américain et le Western qui l'ont influencés. Ses personnages sont donc inspirés des figures de John Ford, de ces justiciers solitaires en marge de la société. Mais on retrouve aussi cela dans le cinéma japonais, chez Akira Kurosawa.

**Pourrait-on dire qu'Ishiguro incarne la culture britannique ?**

Les Anglais sont très cosmopolites : le propre de la littérature britannique est justement d'accueillir des écrivains étrangers, pour qu'ils s'approprient la langue et culture anglaise, et pour qu'ils l'incarnent complètement.

**« Ishiguro est 100% britannique : aller vers l'écriture anglaise a été pour lui tout à fait naturel. »**

Je pense à Conrad (polonais), Nabokov (russe)... et Ishiguro, qui s'inscrit dans cette lignée. Il représente tout à fait l'Angleterre cosmopolite des années 1980-1990. Il est arrivé très jeune en Angleterre et a grandi dans un environnement anglophone. Il est 100% britannique : aller vers l'écriture anglaise a été pour lui quelque chose de tout à fait naturel.

**Deux des romans de Kazuo Ishiguro ont été adaptés sur grand écran (*Les Vestiges du jour* et *Auprès de moi toujours*) : était-ce une volonté de sa part ou son écriture se prête-t-elle aux adaptations cinématographiques ?**

Tous ses romans ont été achetés par des sociétés de production : Ishiguro cède les droits très volontiers. Mais tous n'ont pas abouti. Son écriture assez réticente et ses narrateurs à la première personne rendent difficiles l'adaptation à l'écran. Le romancier ne s'est jamais mêlé de l'écriture cinématographique à proprement parler. Pour lui, l'écriture cinématographique est un autre objet, même si, paradoxalement, son style s'y prête.

**Comment définir le regard qu'Ishiguro porte sur le Japon ? Dans une interview à *Libération* (1987), l'écrivain déclarait avoir créé dans ses livres un Japon imaginaire. De quoi parle-t-il ?**

Ishiguro entretient avec le Japon un rapport très indirect. L'idée qu'il se fait du Japon est cinématographique : il se représente ce pays à travers les films japonais classiques découverts à la fac quand il avait 20 ans. C'était un cinéma des années 1950-1960, qu'il a dû découvrir dans les années 1970. Il s'est aussi constitué cette image à travers son grand-père, resté au Japon.

**« Lorsque les Japonais traduisent Ishiguro, ils le traduisent comme un écrivain étranger. »**

À l'époque, voyager entre le Japon et l'Angleterre n'était pas chose facile. Pour garder contact avec sa famille, le grand-père d'Ishiguro envoyait régulièrement des colis à ses petits-enfants : des livres d'images et des livres d'histoires de fantômes, des contes pour enfants... On retrouve ces éléments dans *Lumière pâle* (1982), qui, au fond, est une histoire de fantôme. La vision qu'Ishiguro a du Japon est donc à la fois très personnelle et très médiatisée. Autrement dit, ce ne sont pas des impressions directes : c'est une image qui passe par les histoires, les contes, le récit. Le Japon dépeint dans ses deux premiers romans constitue déjà des représentations : on pourrait dire que ce qu'Ishiguro nous présente sont des représentations de représentations.

**« Pour un lecteur japonais, il n'y a aucune ambiguïté : Ishiguro porte un regard occidental sur le Japon. »**

Autre point intéressant au sujet du Japon chez Ishiguro : lorsque les Japonais traduisent ses romans, ils le traduisent comme un écrivain étranger. C'est-à-dire que les mots qu'ils utilisent ne sont pas les mots traditionnels, vernaculaires, mais des mots qui passent par la langue étrangère. Sur la couverture de ses romans, son nom est exprimé dans des caractères destinés aux étrangers, comme un emprunt lexical à une langue étrangère : les Japonais écrivent Kazuo Ishiguro et non pas Ishiguro Kazuo (comme ils auraient dû l'écrire si le romancier avait été considéré comme un écrivain japonais). Pour un lecteur japonais, il n'y a aucune ambiguïté : il s'agit d'un Britannique qui porte un regard sur le Japon.

On constate la même chose au cœur même de ses textes traduits : pour retranscrire les stands à thé et de nouilles décrits dans ses romans, les traducteurs ont choisi des mots qui expriment ces racines étrangères, et non la réalité japonaise. Ishiguro porte donc un regard occidental sur le Japon, médiatisé par le cinéma et les récits qu'il a pu lire dans son enfance.

Le cinéma japonais classique (Mizoguchi, Kurosawa, Naruse) a davantage influencé son écriture que les romanciers japonais. D'ailleurs, Ishiguro ne lit pas le japonais. Cela se ressent dans la structure de ses phrases, totalement anglaise.

**Kazuo Ishiguro a été couronné pour « ses romans d'une grande force émotionnelle », qui « révèlent l'abîme sous notre illusoire sentiment de confort dans le monde ». Quels procédés Ishiguro utilise-t-il pour révéler cet « abîme » ?**

Premièrement, l'ironie (surtout dans *Les Vestiges du Jour* et *Quand nous étions orphelins*). Ensuite, il y a le sens du décalage entre le « je » narrateur et le « je » narré. Puis toutes les ruptures narratives, la réticence du récit, les erreurs des personnages, leur interprétation des événements...

Dans *Les Vestiges du Jour* par exemple, Stevens a ce côté « *keep stiff upper lip* » (« Gardez votre sang-froid », ndlr) : il incarne cette dimension du « on ne se plaint pas », « on ne montre pas ses émotions », « on met le masque ». C'est justement ce décalage entre la tension émotionnelle et les injonctions sociales qui font naître la tragédie.

**« L'ironie et le décalage sont les deux thèmes récurrents chez Kazuo Ishiguro. »**

Toujours dans *Les Vestiges du Jour*, la mort du père de Stevens est tout à fait pathétique : alors que le père agonise lentement, son fils, le narrateur, est très affairé, très pris par son travail de majordome qui nécessite que l'argenterie brille et que tout soit impeccable. Plusieurs fois, les protagonistes lui demandent ce qui lui arrive, mais il ne laisse rien paraître. Lorsqu'on lui conseille d'aller voir son père, il répond avoir d'autres choses à faire.

C'est par un effet de miroir qu'on comprend que ce personnage est complètement effondré, quand bien même il affirme que « ce fût une magnifique soirée », qu'il était « au summum de [sa] performance ». Ce passage est un de ces moments de décalage entre l'intériorité et l'extériorité qui fonde la puissance principale de l'écriture d'Ishiguro. Dans son univers, les personnages se mentent à eux-mêmes, sont toujours dans le déni, le faux-semblant, et finalement dans la chute qui finit toujours par les mettre face à leurs contradictions.